

racines ÉLÉMENTAIRES 10ANS

Arne Quinze sera dès le 19 juin l'invité d'honneur de la Brafa, la foire bruxelloise d'art et d'antiquités. Sa peinture est née dans les rues qu'il squattait, son engagement idéologique, dans le jardin de son père. Artiste ? « Je suis un aventurier et un jardinier. »

Making of

La route cahote sur un dos de pavés, entre des haies impeccablement taillées pour dissimuler au regard les villas cosues de Laethem-Saint-Martin dans la campagne gantoise. Au détour d'un virage, une floraison d'Allium happe le regard. Ce jardin sauvage, unique dans un quartier aux pelouses toutes anglaises, est la porte d'entrée de la terre d'Arne Quinze, un mini-monde en soi avec sa maison-village, ses tables d'amis, ses murs et ses plafonds semés de fleurs. C'est là qu'il vit en symbiose avec la nature et qu'il nous reçoit, l'esprit ouvert et libre. A l'ombre de ses muses, les arbres, l'artiste livre le secret de cinquante années d'aventure humaine et artistique dans les pas de Dirk, un père amoureux des insectes, des oiseaux et des plantes qu'il nommait toutes par leur petit nom. Dirk a su apaiser les déchirures et la fougue de son fils pour l'aider à construire l'homme et l'artiste majeur qu'il est devenu. Dirk s'est éteint, il y a peu, dans un cercueil peint par ses petits-enfants, entouré de milliers de fleurs. Mais il est là, pour toujours et à jamais, enraciné dans l'âme du petit Arne dont le talent continuera de grandir à sa mémoire. « Avec le décès de mon père, j'ai retrouvé un calme très profond », nous confie d'emblée l'artiste, souriant et apaisé, « il m'a fait voir la force dans la fragilité »...

DA.CV. ET B.DX



Arne Quinze
HERVÉ MIKAËLOFF
XAVIER ROLAND
Racine
352 p., 49,99 €



« A vingt ans, étant né et ayant grandi dans la nature, ayant vu aussi cette force chez mon père Dirk qui est toujours resté mon héros, il fallait que je le retrouve. Mais ça a été toute une histoire car dans les années 80, les pères n'avaient aucun droit sur leurs enfants. Plus tard, ses petits-enfants croyaient que c'était lui, le père Noël, parce que c'était le grand homme avec une barbe. Les amis ou la famille venaient chez lui pour poser des questions, parler, demander conseil, car il ne jugeait jamais personne. C'était parfois difficile de le trouver, caché derrière une pile de bouquins. Quand on voyageait avec lui et qu'on entrait dans un musée, on avait toujours peur qu'il aille corriger les propos du guide (il rit) ». © DR.

ENTRETIEN

DANIEL COUVREUR
BÉATRICE DELVAUX

Les racines d'Arne Quinze ont absolument tout à voir avec la nature. Pas de livres, pas de grands philosophes dans ses inspirations, mais les arbres et son père, personnage magnifique, pivot. L'histoire de ce croisé de l'espace et de la liberté est aussi celle d'une rédemption.

Vous ne seriez pas devenu ce que vous êtes aujourd'hui si...

Si je n'avais pas eu la chance d'avoir grandi à la campagne, en plein dans les champs. D'avoir eu la liberté de courir jusqu'à l'horizon et de revenir sans qu'on m'arrête. C'était à Driekapellen, une petite commune qui n'existe plus. Il y avait quatre ou cinq rues, cinq ou six maisons, deux fermes et donc plus de cochons et de vaches que d'habitants. On avait un grand jardin qui se prolongeait dans les champs. Je pouvais être absorbé par la nature, revenir avec les bottes pleines de boue, avec des seaux pleins d'insectes, de grenouilles. C'est comme ça que j'ai appris la liberté.

Comment étaient vos parents ?

Mon père sculptait mais il était surtout concerné par la nature. Il avait étudié la biologie, à Bruxelles, et dans sa jeunesse, il avait été le cofondateur de la réserve naturelle du Blanckaert, quelque part entre Furnes et Dixmude. Il allait ramasser les oiseaux mazoutés, échoués sur les plages. Il les mesurait, les décrivait dans des carnets - j'en ai encore un chez moi - et en remplissait des containers entiers, avant d'aller les déverser à Bruxelles, au plein milieu de la Place de Brouckère. Puis il envoyait une lettre aux politiciens pour leur dire : « Mais qu'est-ce que vous faites de la nature ? »

D'où venait cette conscience chez votre père ?

Il est né concerné, je crois. Et j'ai cet ADN en moi : on a un message à passer, quelque chose à transmettre. On est là pour essayer de sauver quelque chose. Parce nous, les hommes, depuis que je suis né, en 1971, nous avons quand même détruit plus de 30 à 40 % de la faune et de la flore. Des hommes concernés, c'est ce qui nous manque aujourd'hui. Les enfants grandissent dans les

« J'ai vécu dans la rue vraiment pas peur d'é

Arne Quinze

Né en 1971, Arne Quinze se fait un nom en jouant avec le feu à Black Rock City, dans le Nevada, en 2006. La sculpture en bois de son *Burning Man* part en fumée et le rend célèbre. En 2007, il fait l'événement urbain à Bruxelles avec le *Cityscape* - il avait à l'époque aussi « dessiné » *Le Soir* - et en 2015, à Mons, avec le *Passenger*. Entre-temps, il sculpte un *Beau Rêveur* à Paris, sème d'étranges rocs d'acier à La Haye, ou érige des *Stilthouse* à São Paulo, Bombay. Dans son jardin, il peint des hymnes néo-impressionnistes à la beauté de la nature, sa muse.

qu'il y avait derrière les façades...

Personne, à l'école, ne vous a ouvert au monde ?

J'ai toujours eu de bons contacts avec les instituteurs mais je n'étais vraiment pas bien dans ma peau. Passer sans transition d'un monde plein de couleurs à un monde gris et terne, c'est violent. Tout avait disparu, la liberté, mes amis... Et quand j'évoque mes amis, je veux parler des arbres, des papillons. Très peu de gens, à Bruxelles, ont un grand jardin. Comment voulez-vous qu'on apprenne et qu'on se fasse des copains sur des dalles en béton ? Je me sentais privé de la beauté de la vie. C'est pour cela que les espaces publics sont devenus tellement importants pour moi. Les architectes devraient d'abord s'occuper des espaces publics et puis, en second lieu, des bâtiments. Parce que les espaces publics, c'est le cœur de la ville, où les gens se rencontrent, se parlent. Et sans ça, on tue la vie, on nous ampute.

Pourquoi votre mère avait-elle choisi de déménager à Bruxelles ?

Cela aurait pu être à Gand ou à Ostende. Je n'ai pas la réponse. Je ne l'ai plus revue depuis mes seize ans. Je n'ai aucune idée de ce qu'elle est devenue, ni si elle vit encore. J'ai coupé les liens. C'est fini.

Cela reste une plaie ouverte ?

Non. Parce que nous avons été adoptés par la nouvelle épouse de mon père. Depuis mes 20 ans, c'est elle, ma mère. Quoi qu'il arrive, il faut essayer de tourner les choses en bonne énergie. On apprend beaucoup des moments difficiles. Je n'ai pas peur des problèmes. S'il y en a, je rentre dedans pour les résoudre. Dans la vie, j'ai vu souvent l'autre côté du miroir, ça m'a appris à ne pas avoir peur d'échouer : ça passe ou ça casse.

Le partage, ça vient aussi de votre père ?

Oui. Il m'a fait renaitre. A neuf ans, je suis parti avec ma mère et c'était le monde opposé à celui que nous connaissions. Ensuite nous avons presque tous quitté la maison ; un par un - moi, à 15 ans et demi. J'ai squatté à gauche, à droite. Et j'ai « re-connu » mon père quand j'avais plus ou moins 20 ans. Après tout ce temps passé à zoner, j'étais un peu devenu comme Mowgli dans la jungle. J'avais perdu les connexions humaines civilisées. J'avais d'autres contacts, mais pas toujours civilisés. Sur

villes, entre quatre murs. Le premier contact qu'on a, en tant qu'être humain, ce sont les quatre murs blancs et stériles de l'hôpital. A l'école, on vit entre quatre murs en brique, puis on va au boulot entre quatre murs en béton. Ensuite, on meurt, et on nous met entre les quatre murs d'un cercueil ! Comment l'homme a-t-il raté à ce point sa connexion avec la nature ? Dès qu'on voit un paysage ou une forêt, on coupe les arbres pour poser du béton. C'est incompréhensible.

Votre père s'est parfois fait arrêter ?

Très souvent ! Il était belle avant Greenpeace. Il écrivait des livres, des magazines. Il protestait déjà contre le changement climatique il y a plus de 50 ans ! Il nous emmenait - nous étions trois enfants, j'étais l'aîné - promener avec lui en forêt. C'était un rêve parce qu'il était le guide parfait. Il racontait plein d'histoires, aucune plante ne pouvait échapper à son regard et il reconnaissait directement les oiseaux à leur chant. C'était incroyable.

Et votre maman ?

C'est une autre histoire, dont je ne souhaite pas trop parler. C'était une femme jalouse de ses propres enfants. Après le divorce de mes parents - j'avais 9 ans -, elle a enlevé à mon père le droit de voir ses enfants. C'était invivable pour nous.

Vous ne seriez pas devenu celui que vous êtes sans ce divorce ?

Nous avons déménagé du jour au lendemain pour Bruxelles. On a habité à Laeken, à Jette. J'allais à l'école à Schaerbeek. Le divorce a été la source d'une rupture brutale entre la nature et la ville, entre la liberté totale et l'enfermement entre des murs gris, très minéraux et monotones. Pour moi, ce fut un choc énorme. C'est là que j'ai commencé à questionner le principe des quatre murs. En grandissant, dans les années 80, j'ai observé les gens et je me suis mis à peindre des graffitis - nous étions les premiers graffeurs. J'en ai fait beaucoup et je voyais déjà l'interaction que cela pouvait susciter avec les gens.

Pourquoi le graffiti ?

Il me manquait de la couleur. Je voulais me rebeller. Quand on grandit dans une ville, tout est caché derrière des murs : il est très difficile d'entrer dans les maisons de culture. Enfant, j'ai joué sur la place de la Monnaie, mais je n'ai jamais su ce



ce chemin-là, on apprend tout ce qu'on ne doit pas apprendre, et c'est aussi apprendre. J'ai été confronté à tout ce qu'on peut imaginer. Drogues, etc. : je suis passé par là. Je suis un aventurier dans tous les sens du terme. Je cherche, je veux explorer, trouver, goûter. Et quand je plonge dans un monde, je veux le connaître, jusque dans ses recoins les plus sombres. Cette curiosité me pousse vers l'avant. Mais à vingt ans, étant né et ayant grandi dans la nature, ayant vu aussi cette force chez mon père qui est toujours resté mon héros, il fallait que je le retrouve. Mais ça a été toute une histoire car dans les années 80, les pères n'avaient aucun droit sur leurs enfants. Après avoir renoué avec lui, comme tout mon « système » était déréglé, cela a quand même pris plus de quinze ans pour me remettre sur les rails. Tous les vendredis soir, j'allais le voir, juste pour le défier avec mes pensées, complètement tordues. Je savais que j'allais le provoquer et comme c'était un homme intelligent, il m'a donné des leçons avec des mots. C'était un coaching psychologique, à travers un très grand amour pour ses enfants, mais c'était quand même très dur. C'est lui qui m'a fait renaitre entièrement. C'est grâce à lui que je me suis redécouvert. J'ai appris beaucoup de lui, notamment à apprendre de



« Nous sommes une grande famille, très unie, la maison c'est le noyau dur, le centre. Et cette maison ouverte est devenue un village. Il y a quelques endroits très importants chez moi, comme ces grandes tables qui accueillent les copains, les copines. Le matin, il faut des frigos bien remplis, parce qu'on ne sait jamais combien on sera. C'est la table qui nous réunit, autour du partage, parce qu'on n'est riche que si l'on peut partager. » © P.V.T.